

VIRGINIE LOU-NONY

# Ce qui ne peut se dire

L'atelier d'écriture à l'épreuve du silence

essai

*ACTES SUD*



*à Danielle*



*Nous taisons tous l'essentiel. Nous croyons nos vies constituées d'événements, quand ce sont les instants d'absence, les fragments oubliés, qui les forment et les nomment. Par exemple un ongle rongé, le souvenir d'un chien, la cendre d'un regard, une odeur, un cri. L'écriture, la poésie plongent leurs racines dans ces failles, dans les instants proscrits, ceux que la mémoire réfute. Dans le silence qui enrobe les êtres, inextricable, profond, difficile à déchiffrer.*

CHRISTIAN GARCIN<sup>1</sup>

1. Christian Garcin, *Vidas*, © Éditions Gallimard, 1993.

*Parce que le monde moderne est tumulte et chaos, la tâche de l'homme moderne est de sortir du tumulte et du chaos. Comment? En construisant une vie spirituelle à part, [...] c'est-à-dire une vie spirituelle qui ne doive rien à ce qui existe, mais vous devez la faire exister, c'est à vous de faire exister quelque chose que vous n'emprunterez pas à l'existant.*

DELEUZE  
à ses étudiants de Vincennes

Ont contribué à cet ouvrage :

Imène Bensakina  
Laure Bayer  
Pascale Brocvielle  
Gisèle Capillo  
Lewis Chambard  
Elsa Chaourar  
Marielle Charpin  
Gabriella Colombo  
Monique Douillet  
Octavia Delaroche  
Camille Délices  
Rachel Desmur  
Achoura Gherdis  
Charlotte Giraud  
Thomas Godard  
Pablo Guillemot  
Céline Hugues  
Anne-Marie Liautard  
Marie-Paule Le Guen  
Izia Reyrolle  
Michel Sagarra  
Donatella Saulnier

Joris Tauleigne  
Marie-Claire Utz  
Maurice Vergely

Et tous ceux, impossibles à citer, dont la présence a alimenté la réflexion, adolescents de nombreux établissements scolaires, leurs professeurs, personnels de centres de réinsertion, bénévoles d'associations contre l'illettrisme ou d'aide aux sans-papiers ; sans oublier mes compagnons dans cette belle aventure des ateliers d'écriture qui ont refusé l'esprit boutique, et avec lesquels des échanges nombreux, profonds, m'ont enrichie. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.



Ce livre est le fruit d'une trentaine d'années de travail dans les ateliers d'écriture. Il ne prétend ni à l'exhaustivité ni au statut de méthode. Tout au contraire, si j'ai une certitude, c'est que l'atelier dépend du cheminement intime de l'écrivain qui l'anime ; affaire de désir et d'instinct, de nécessité comme l'écriture elle-même, pressant chacun de réinventer une méthode liée à sa conception unique de l'acte d'écrire, à sa langue et à son rapport au monde.

Si j'ai toutefois pensé ce livre utile, c'est que je me suis nourrie en participant à des ateliers animés par d'autres (Élisabeth Bing, Roland Gohlke, Patrick Lau-pin) ; que j'ai partagé et développé ma réflexion, à la création de l'Aleph au début des années quatre-vingt, avec les membres du collectif d'animateurs que nous avons formé à ce moment-là avec Alain André ; que j'ai lu plus tard des livres sur les ateliers – *Le Nouveau Magasin d'écriture*, d'Hubert Haddad<sup>1</sup>, *Tous les mots sont adultes*, de François Bon<sup>2</sup> – et que je me suis servie de leurs intuitions, replacées en une

1. Zulma, 2006.

2. Fayard, 2005.

perspective mienne, pour inventer ma façon de *stimuler la racontouze* – disait Georges Perec.

Dans les ateliers, j'ai rencontré des gens de tous horizons, de toutes générations, de tous les pays francophones et d'ailleurs, migrants clandestins réchappés de guerres, de famines, utilisant pour écrire leur pactole de trente mots français ; de tous ces êtres humains si divers les interrogations, les craintes, les réticences ou les succès m'ont nourrie. Une façon d'exprimer ma gratitude et de contribuer à la réflexion a été de rassembler les éléments épars de mon expérience afin de mettre à la disposition de ceux qui animent des ateliers les fruits de ce travail, à savoir :

- une problématique affinée au fil des années, dans laquelle se sont peu à peu inscrites mes propositions d'écriture ;

- quelques textes de référence, dans la limite octroyée par le droit de citation, sur quoi se fondent les propositions ;

- enfin des textes écrits en atelier illustrant ou éclairant tel ou tel aspect théorique ou pratique.

Les ateliers d'écriture sont un des rares lieux fondés sur le don et le partage, dons et partages qui nous enrichissent et nous arrachent au passage à l'abjecte logique économique, ce qui n'est pas une mince satisfaction. Aussi ai-je voulu restituer ici la dimension collective du travail en atelier, tant de celui qui le mène que de ceux qui y écrivent, même si chacun écrit pour soi dans la quête de sa singularité.

Je voudrais encore une fois remercier tous ceux qui, travaillant avec moi, m'ont permis d'approfondir les questions relatives à l'écriture, à la création, à

la conduite de groupes, et d'y apporter des réponses, au moins provisoires. Elles nourriront, je l'espère, d'autres écrivains engagés comme moi dans cette aventure qui participe de l'essentielle idée d'éducation populaire dont chaque intellectuel, en ces temps où la barbarie renaît plus terrifiante d'être désormais planétaire, devrait avoir à cœur de protéger, au creux de ses jours, la vacillante flamme.

Le 27 novembre 2011, au lendemain de l'enterrement de mon amie Danielle, j'ai commencé ce livre pour lequel j'accumule depuis longtemps notes et lectures : impossible d'écrire ailleurs qu'au cœur de ce silence compact où sa disparition me plongeait, insecte dans la résine.

Du silence, Danielle connaissait pleinement le prix. Elle n'ignorait rien de ce qu'elle risquait à croiser un uniforme allemand sur ces chemins du Mâconnais où elle acheminait à vélo informations et tracts de la Résistance. Quêtant à Mâcon, avec sa mère, des nouvelles de Bertie Albrecht que la famille cachait à Cluny et qui venait d'être arrêtée, elle avait entrevu leur amie rendue méconnaissable par la torture, dans le bref temps où les nazis la sortaient inanimée du local de la Gestapo pour la jeter dans la voiture qui la conduirait au fort Montluc. Cette vision, symbole du coût extrême d'un silence gardé, entrevue fin mai 1943 alors qu'elle avait dix-neuf ans, Danielle l'évoquait pour moi plus de cinquante ans après, la voix fêlée par un effroi que le charme des collines où serpentait notre sentier ne pouvait entamer.

Pour avoir vécu après la guerre dans les coulisses du pouvoir auprès d'un homme surnommé "le

Florentin”, elle en savait long sur les silences : il y avait eu ceux qu’il fallait garder ; elle allait vouer sa vie à ceux qu’il faut rompre – silence sur les génocides des Kurdes, des Timorais, silence sur l’asservissement des Indiens, sur l’oppression des Tibétains ; silence de tous ceux, invisibles et inaudibles, que la bruyante mise en scène sociale relègue dans l’ombre ; silence des “sans-voix” de la planète ; silence – imposé dans le sang – des populations spoliées, affamées, privées de l’essentiel, l’eau, par les multinationales et les puissances financières.

Aux silences contre lesquels nous nous étions battues ensemble en écrivant des livres et des discours s’ajoutait celui-là, impensable, ce silence face auquel elle me laissait pour toujours en disparaissant. Je n’y croyais pas, toujours pas. Pas plus que je n’avais envisagé sérieusement sa mort quand j’étais allée la voir en septembre, à l’hôpital où elle avait été admise en urgence pour une pathologie respiratoire sévère, et qu’elle m’avait accueillie en badinant, *Tu as bien failli venir à mon enterrement!*

Bien sûr, Danielle était une vieille dame. Cette crise, elle l’avait crue la dernière, elle le *disait*... Je comprenais les mots. Je comprenais leur sens comme j’avais compris à l’école *Le triangle est le polygone le plus simple qui délimite une portion du plan*. Une phrase sans réalité.

Le cercueil de bois blanc sous les roses, le petit cimetière de Cluny où nous avons suivi ensemble, quelques années auparavant, la dépouille de sa sœur, j’avais vu tout cela, marché au milieu d’une foule de Kurdes en larmes. À peine si j’avais conscience d’y être. En découvrant ce cercueil comme si je le

reconnaissais, en même temps que sa voix à mon oreille murmurait *Si ça ne tenait qu'à moi je ne voudrais pas de cercueil du tout, seulement un drap...* le silence a pris consistance. Pourtant Danielle parlait encore sur les écrans géants dans la cour de l'Évêché, et le lendemain parlait sur celui de mon ordinateur... Mais déjà sa parole reflue vers le passé, je ne pouvais plus l'appeler au téléphone, entendre sa voix présente, la faire rire – nous avons tellement ri toutes les deux.

Écrire, ce 27 novembre, c'était tenter de grignoter ce silence dont j'éprouvais l'envahissement dans la suffocation. Draper l'angoisse de mots vivants. M'accrocher à la bouée du langage, ce fondement du lien entre les hommes dont mon amie avait porté si haut les valeurs. Reprendre pied sur cette terre où Aristote voyait l'origine de la *polis*, racine de ce mot *politique* dont nous déplorions ensemble le dévoiement. *Vivre tous ensemble*, disait Danielle, en insistant sur *tous*. *Rendre la parole* – ce que je faisais et fais toujours dans les ateliers d'écriture : si chaque être humain découvre que, muni d'un simple crayon, il peut penser, c'est-à-dire développer des idées et les soumettre lui-même à la contradiction, le monde se portera mieux, c'est une de mes rares certitudes. Depuis longtemps j'ai fait mienne cette réflexion de Georges Picard : *Pour être au clair avec soi-même, pour savoir de quoi sa propre pensée est réellement capable, l'épreuve de l'écriture (est) cruciale. Peut-être publie-t-on trop, mais il n'est pas sûr que l'on écrive suffisamment*<sup>1</sup>.

1. Georges Picard, *Tout le monde devrait écrire*, José Corti, 2006, p. 12.

Si la littérature est cet art que les hommes ont inventé pour partager l'impartageable, leur expérience humaine la plus intime, la moins *dicible* ; si la littérature est cet art né du langage dans la méfiance et l'amour du langage, alors mes ateliers d'écriture participent de la littérature – une littérature hors des pouvoirs qui prétendent encadrer l'aventure, distinguer ce qui en est de ce qui n'en est pas. Les ateliers sont le lieu où l'écriture est libre, vécue comme expérience à la fois intime et partagée, portée collectivement sans qu'il soit question d'édition : pourquoi le désir d'écrire devrait-il intégrer la production marchande ? Pourquoi le plaisir ne pourrait-il pas tout simplement *se prendre* ? On ne se pose pas la question pour la musique : il est admis et même valorisé qu'on la pratique en amateur, en famille, *pour* le plaisir...

Il est ici question de don : on offre son texte aux autres et on reçoit les textes des autres, gratuitement. Cette gratuité n'est-elle pas la suprême force des ateliers d'écriture ? *Des hommes et des femmes de toutes conditions s'assemblent autour de cette œuvre collective d'écrire, pourvu qu'elle ne soit inféodée à d'autres fins qu'elle-même. Il n'en sortira pas une littérature vendable. Peut-être même heurtera-t-elle le bon goût dominant. Et sans doute sera-t-elle inexploitable. Loin d'être un échec, c'est une victoire, parce que par là se retrouve la praxis originelle qui fonde le politique*<sup>1</sup>.

1. Alain Guyard, *L'Atelier d'écriture : un collectif de production politique et esthétique ?*, mémoire de DU, Montpellier, 2012.

Longtemps, j'ai séparé ces deux activités, d'un côté mon travail avec Danielle, de l'autre les ateliers d'écriture. Mais Danielle était très curieuse des autres, ce n'était pas la moindre de ses qualités. Qu'est-ce que c'est, un *atelier d'écriture*? Qu'est-ce que tu y fais? Comment? Où? Avec qui? La Fondation avait financé un beau documentaire sur le sujet<sup>1</sup>, mais sa curiosité n'était pas apaisée. Elle voulait voir, participer "en vrai". Je ne me souviens plus exactement où nous avons mis ce projet à exécution, dans quelle banlieue... quelque part du côté de Trappes, peut-être? Dans un lycée professionnel, me semble-t-il... Après avoir demandé aux adolescents s'ils acceptaient sa présence dans leur atelier, je leur ai recommandé le secret. Danielle détestait les étalages de tapis rouge qui accompagnaient ses sorties, et ils étaient tellement heureux qu'elle vienne jusqu'à eux, dans leur banlieue lointaine, qu'ils se seraient fait couper en deux plutôt que la trahir. C'était compter sans son étonnante popularité : à peine avions-nous entamé la traversée de la cour de l'établissement qu'on a entendu crier... *J'y crois pas! C'est la meuf à François!*

Ils l'embrassaient comme du bon pain, la *meuf à François*. Elle se laissait cajoler, radieuse. Le directeur a surgi, furieux, pour mettre fin à ces débordements roturiers : si nous l'avions averti, il aurait préparé l'accueil comme il se devait, prévenu les officiels, la presse!... *C'est bien ce que nous voulions éviter*, répétait Danielle. Autant parler aux murs. Il

1. *Écrire dans une cité-dortoir*, réalisé par Jean-Michel Papazian, 2009 ([http://www.dailymotion.com/video/xb9x2h\\_ecrire-dans-une-cite-dortoir\\_creation?start=650#from=embed](http://www.dailymotion.com/video/xb9x2h_ecrire-dans-une-cite-dortoir_creation?start=650#from=embed)).



se contorsionnait en coulant vers moi des regards lourds de fureur – j'étais le lampiste qui l'avait privé de son jour historique. On ne pardonne pas cet affront. D'autant que la *meuf* à François lui avait déjà tourné le dos pour parler avec les adolescents : eux seuls avaient valeur à ses yeux, ils représentaient l'avenir, un futur qu'elle espérait aux couleurs de la fraternité et de la justice, et à les voir si joyeusement empressés autour d'elle, on ne pouvait en douter.

Et maintenant, le silence.

Dans ce silence de l'écriture si près d'elle, mon corps a commencé à parler avec elle : je ne pouvais plus respirer. Et un mois jour pour jour après avoir commencé ce livre, le 27 décembre, une panne mécanique de mon ordinateur a anéanti toutes mes données. Signe du destin : la sauvegarde externalisée s'est révélée incapable de me les rendre. Rien, je n'ai plus rien que mes notes en désordre, mes papiers et mes cahiers empilés dans des cartons ; et moins encore puisque, après avoir mis en ordre dans l'ordinateur quantité de textes épars, j'avais, un jour de grand ménage, jeté les brouillons papier – on ne dira jamais assez de mal du ménage.

La coïncidence, quoique fort fâcheuse, est saisissante. Me voilà face à un nouveau silence, pas moins définitif. Certes, mon MacBook n'était pas la bibliothèque d'Alexandrie, mais la disparition de tout ce qu'il contenait me renvoie à cette terreur de l'anéantissement de la pensée, soit accidentel, du fait de guerres ou de cataclysmes, soit par décadence, perte des savoirs d'une civilisation sombrant dans la barbarie, quelque chose comme

les douze siècles entre la fin des Antonins et la Renaissance – ce qui, soit dit en passant, nous pend au nez.

*Pour la première fois dans l'histoire du monde, écrivait Péguy, l'argent est seul face à l'esprit. C'était au siècle dernier. Depuis, l'argent a balayé les fondements de notre contrat social issus de la Révolution, l'éthique, la démocratie, la culture. L'argent a asservi l'art, engagé la littérature dans le grotesque cachot du best-seller. Il est l'unique horizon de cette civilisation née des décombres du christianisme, enfermée dans le cercle d'une pensée réduite au féodalisme : les seigneurs se nomment aujourd'hui ExxonMobil ou Citigroup, et leurs oriflammes claquent depuis des décennies sur les tours des mégapoles. Pour ce qui est de la cruauté et du mépris de la vie humaine – sans parler de la vulgarité –, ils n'ont rien à envier à ceux du Moyen Âge.*

Sans doute le dieu dollar ne trouvera-t-il pas la mort dans une insurrection philosophique : plutôt dans la faillite de ses propres outils, de plus en plus perfectionnés et de plus en plus fragiles. Il suffira d'un virus particulièrement sévère pour détruire tous les savoirs contenus dans tous les ordinateurs de la planète, y compris celui de construire et de faire fonctionner des ordinateurs. Pas besoin d'une imagination débordante pour entrevoir les conséquences d'un black-out informatique planétaire. La prévision de Nietzsche s'en trouverait-elle réalisée ? *En quelque coin écarté de l'univers répandu dans le flamboiement d'innombrables systèmes solaires, il y eut une fois une étoile sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l'"histoire*

*universelle*” : mais ce ne fut qu’une minute<sup>1</sup>. Le naufrage sera sans doute moins complet, moins faillite de l’humanité que celle de l’ordre marchand, aussi antagonique que le fut l’ordre guerrier à ce qui fait la grandeur de l’homme : l’activité désintéressée de son intellect et les élans de son cœur pour son semblable.

Toujours est-il qu’après tant d’heures d’écriture, tant de pages accumulées, tant de livres lus, le silence aujourd’hui me cerne, devant, derrière ; dans le passé, le futur, au creux du présent. Pourtant, et malgré le sentiment poignant que tout a été dit, qu’ajouter à tous les discours sur le silence d’autres mots qui risquent bien plutôt d’écraser leur objet que de le cerne ; en dépit de la conscience de mon impuissance, je reviens à la charge. C’est moins le fait d’un caractère particulièrement obstiné que de ma nature simplement humaine. Car au-delà, ou en deçà, de tout ce qui nous sépare, nous, humains – langues, coutumes, rituels, dieux et usages –, le besoin de parler nous rassemble, signe notre appartenance à l’espèce. *L’homme est un animal qui parle*, dit Brice Parain<sup>2</sup>. Encore cette parole est-elle sans cesse menacée : le silence est à ses frontières, le silence est son envers, le silence est son destin ; mais aussi son lieu de naissance et son terreau. Le silence, surtout, est en elle : ce n’est pas l’aspect le moins effrayant de la parole. Elle sert à aimer mais aussi à tuer ; à dire mais surtout

1. Friedrich Nietzsche, *Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*, in *Le Livre du philosophe*, traduit de l’allemand par Angèle Kremer-Mariette, © Flammarion, coll. “GF”, 1991, p. 117.

2. Brice Parain, *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, © Éditions Gallimard, 1942.

à taire. Plus que toute autre nécessité, celle-là m'a poussée dans ce travail "à tâtons" : écouter le silence, les silences, y compris les plus bruyants, en moi et dans les ateliers, puisque c'est dans cet aller-retour entre expérience intime et collective que, depuis trente ans, s'élaborent mes propositions d'écriture et la conduite des séances.